Otar Iosseliani : l'échappée belle d'un poète fantasque

Autor(en): **Asséo, Laurent**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (1999)**

Heft 5

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932927

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un château peuplé de personnages insolites... et d'un marabout! («Adieu, plancher des vaches» de Otar Iosseliani)

Otar

L'échappée belle d'un poète fantasque

«Adieu, plancher des vaches!» de Otar Iosseliani

Dans son nouvel opus, Otar Iosseliani compose un véritable marabout cinématographique, doublé d'un conte gai teinté de désenchantement. Avec allégresse et nostalgie, ce grand cinéaste continue donc d'animer une sarabande insolite d'objets, d'animaux et de personnages ponctuée de magnifiques chants anciens. ▶

Iosseliani

Par Laurent Asséo

Après une poignée de chefs-d'œuvre tournés en Géorgie, «La chute des feuilles» (1967), «Il était une fois un merle chanteur» (1970) et «Pastorale» (1977), voici environ vingt ans que Otar Iosseliani a migré en France. Il a emporté avec lui sa vision poétique de l'existence, à la fois joviale et mélancolique, et son regard d'ethnologue ironique. Dans «Les favoris de la lune» (1984) et «La chasse aux papillons» (1992), ce maître enchanteur a su merveilleusement acclimater à sa terre d'accueil ses tableaux miniaturisés, son bric-à-brac d'objets et ses fables en forme de rébus. Après des «Brigands» (1996) légèrement décevants, «Adieu, plancher des vaches!» renoue avec la liberté et la vivacité du «meilleur» Iosseliani. On retrouve ainsi le plaisir unique de côtoyer un univers contemporain désuet, familier et inventé, à la fois très français et complètement dépaysant.

«Adieu, plancher des vaches!» s'ouvre sur le plan d'une petite fille, assise à même le plancher et qui empile minutieusement des plots. D'emblée, nous pouvons y voir la métaphore d'un cinéma à la fois subtil et volontairement naïf qui évoque le charme enfantin de certaines bandes muettes. D'autant que cette gamine essaie de recréer à son échelle le lieu même dans lequel se situe l'action en ce début de film: un château. Des serviteurs apparaissent, déplacent la fillette et passent dans une autre pièce où l'on entrevoit les éclats d'une fête. Déjà ce passage – car tout n'est que passage, transition et circulation chez Iosseliani – entre la réalité et sa miniaturisation, entre l'ébauche d'un monde déjà ancien et sa prochaine disparition; déjà cette atmosphère, festive, désuète et un peu triste qui sourd tout au long du film; déjà les règles sociales qui viennent contrecarrer les jeux enfantins et poussent à prendre le large.

Un drôle d'oiseau, un marabout s'avance majestueusement sur ses hautes pattes. Première image insolite d'une œuvre qui s'amuse avec sérieux à une sorte de «coq à l'âne», accumulant des petits riens, juxtaposant des trajets individuels qui se relaient et se croisent. Ainsi cette femme d'affaires, châtelaine chic et vulgaire, qui donne des ordres à tout va et engueule une jeune bonne. Ainsi ce mari ivrogne et épicurien – interprété par Otar Iosseliani lui-même – vieil aristocrate constamment houspillé, refoulé dans sa chambre et renvoyé à son train électrique, tel en un exil intérieur.

Va-et-vient entre un château et la grande ville

Séquence après séquence, la juxtaposition de démarches singulières débouche sur des mini-intrigues. Les trajets incessants de Nicolas, fils aîné de cette bonne famille, deviennent le fil rouge de cette narration décousue. Le jeune homme navigue entre le château parental et un Paris actuel, mais paré de l'atmosphère populaire des films de René Clair, de Jean Vigo, voire villageoise de Tati. Sitôt dépouillé de son costume de fils à maman, Nicolas devient laveur de carreaux, plongeur dans un bistrot; il fréquente des SDF, des voyous.

Sur ses patins à roulettes, il croise un groupe de femmes russes qui vendent des icônes, un secrétaire noir qui se fera foutre à la porte, et surtout Paulette, une serveuse dont il est amoureux, mais qui s'intéresse à un autre, un motard. Un

va-et-vient s'ébauche entre la ville et la campagne. Un ami clochard de Nicolas s'installe au château, fraternise avec son père autour de la dive bouteille et les deux hommes épanchent leur vague à l'âme en fredonnant d'anciennes chansons d'amour courtois. Un drôle de couple se forme, incarnant une idée chère au cinéaste: les affinités particulières entre la noblesse de certains clodos et une aristocratie marginalisée par les aléas de l'Histoire.

Le point de vue d'un moraliste

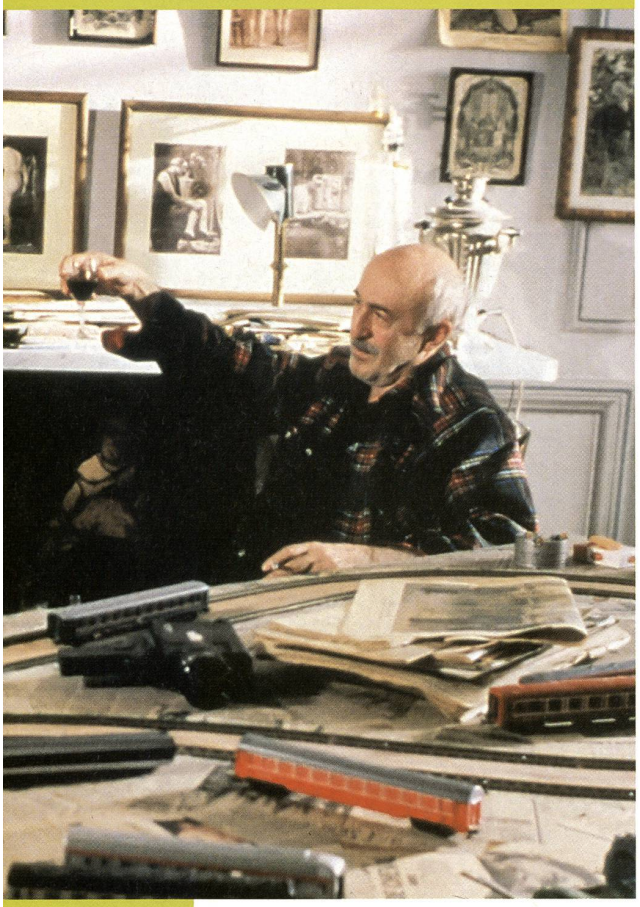
Nicolas se laisse aller à commettre un hold-up avec certains de ses compagnons de rencontre. Il se fait arrêter. Le mouvement du film s'arrête lui aussi un

Seule, la Géorgie...

L'hommage rendu à Otar Iosseliani par le CAC-Voltaire s'inscrit en fait dans un «Festival de culture géorgienne» organisé par l'association «Echanges culturels entre la Suisse et la Géorgie» qui fait aussi la part belle à la musique et aux arts plastiques. Via un cycle de conférences, le profane pourra se familiariser avec l'extraordinaire richesse culturelle d'un «pays-charnière entre l'Orient et l'Occident» qui, malgré les invasions successives des Grecs, Romains, Perses, Arabes, Turcs, Mongols et Russes, a su préserver sa langue, son alphabet, sa littérature, sa philosophie, son art, ses mythes, ses chants et son amour du vin – composante essentielle de l'«art de vivre» géorgien... Toute une culture dont Iosseliani aimerait bien «qu'elle ressuscite encore une fois»!

Apparu pour la première fois en 1914, le cinéma a rapidement trouvé en Géorgie une terre d'élection. Comme l'a écrit l'essayiste Jean Radvanyi, «pour les Géorgiens, le septième art représente en effet une forme renouvelée de la polyphonie qui joue un si grand rôle dans les chants traditionnels païens et religieux, et, au-delà, dans bien des aspects de la culture nationale (...). Par la multiplicité des combinaisons qu'il autorise entre l'image, la parole, la musique et la symbolique, le cinéma prend une place toute particulière dans l'univers créatif géorgien, tout en le rendant accessible à bien d'autres cultures». (va)

Un vieil aristocrate ivrogne et épicurien (Otar Iosseliani, à droite) trinque avec son nouvel ami le Clochard (Amiran Amiranachvili).



instant, laissant le temps à la caméra de scruter la façade de la prison de la Santé où croupit le jeune homme. Elle n'y pénètre surtout pas, fidèle à la position emblématique d'un moraliste gardant un point de vue extérieur et se tenant toujours à distance. Cette position est aussi celle d'un cinéaste qui se refuse à violer l'intimité de ses acteurs par des gros plans ou à « enfermer » ses personnages dans une quelconque forme de psychologie.

De même, si la violence explose de temps en temps chez Iosseliani, elle ne s'expose que très rarement. Le viol ou le crime sont soustraits au regard, ils ont lieu derrière une fenêtre, une façade, une vitrine ou dans l'entrée d'un immeuble. Les explosions, les déchirures – telle celle de la robe de Paulette qui se fait violenter par son motard derrière un bosquet – se passent hors-champ. Comme l'est notre jeune prisonnier, isolé d'un monde où le temps devient de plus en plus maussade, où les saisons se suivent. Lorsque Nicolas est libéré, il a changé et ce qui l'entoure aussi. L'atmosphère s'assombrit, l'épilogue du film s'annonce et la fable se montre au grand jour. Ce joyeux marabout n'était donc pas qu'une suite aléatoire de cases coloriées par un génial miniaturiste ironique et précis…

Dégradation et éternel retour

De fil en aiguille, Iosseliani parvient à déployer un mouvement plus vaste, propre au film et à la fable s'inscrivant entre la dégradation des rapports sociaux et l'éternel retour. Si certains se font éjecter, avec brutalité, avec veulerie même, de leur place provisoire – l'employé noir, le clochard, la jeune servante du château –, d'autres regagnent au contraire la leur. Les pauvres refoulés « entre eux », les riches reclus dans leurs murs. La mère et son ami mafieux, qui incarnent la vulgarité du fric, ont définitivement conquis l'illustre château. Iosseliani constate cet état de fait avec tristesse et fatalisme, mais l'œil du moraliste condamne ces snobs qui supplantent les âmes nobles. Le créateur se détourne de ce monde qui impose un nouvel ordre. Le joyeux trafic et les rapprochements insolites qu'affectionne l'auteur ne semblent plus de mise. Le film peut donc se conclure.

De manière emblématique, le vieil aristocrate déchu décide de fuir le château et prend le large sur un bateau. Littéralement, il quitte le « plancher des vaches ! ». Heureusement pour lui, il file toutes voiles dehors vers un ailleurs lointain. Dans un mouvement inverse, Nicolas ne dérivera plus sur ses patins à roulettes. Il revient en voiture au château pour occuper la place encore chaude du père, pour endosser son luxueux peignoir, pour s'installer dans sa chambre où un train électrique n'en finit pas de tourner en rond. ■

Titre original « Adieu, plancher des vaches ! ». **Réalisation, scénario** Otar Iosseliani. **Image** William Lubtchansky. **Musique** Nicola Zourabichvili. **Montage** Otar Iosseliani, Ewa Lenkiewicz. **Décors** Manu de Chauvigny. **Interprétation** Nico Tarielashvili, Lyli Lavina, Stephanie Hainque, Otar Iosseliani… **Production** Pierre Grise, Martine Marignac. **Distribution** Fama Film (1999, France/Suisse/Italie). **Durée** 1 h 57. **En salles** 1er décembre.

Il était une fois un cinéaste chanteur

Parallèlement à la sortie de « Adieu, plancher des vaches ! », le CAC-Voltaire propose une rétrospective quasi complète de l'œuvre d'Otar Iosseliani, auteur à part dont le ramage fascine autant que le plumage. Depuis belle lurette, ce cinéaste géorgien cosmopolite filme la fin du monde avec humour et amour. « Notre civilisation s'est répandue comme un cancer », a-t-il confié un jour… « Mais mieux vaut en rire ! » Il s'y emploie activement et avec une sacrée verve !

Par Vincent Adatte

Né en 1934 à Tbilissi, capitale de la Géorgie, Otar Iosseliani passe une enfance entourée de gens d'une génération qui a vécu avant la célèbre révolution d'Octobre, à « une époque plus calme, où les rapports humains avaient la priorité sur toutes les conventions sociales ». A une époque aussi de terreur, de famine, si bien que le futur auteur de « Brigands, chapitre VII » baigne depuis toujours dans « une atmosphère de sarcasmes et d'ironie face à la morosité ambiante ». Avant le cinéma, la musique et les mathématiques sont ses premières passions d'étudiant. Et si, comme le pense Iosseliani, chacun « est déjà formé à seize ou dix-sept ans et que, pendant le reste de notre vie, on examine les phénomènes du même point de vue », alors tout est dit ou presque : amour de la vie, ironie, musique et mathématiques forment le ▶